

Urgences



Pour te dire

Jean Cossette

Numéro 2, 3e trimestre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025032ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025032ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cossette, J. (1981). Pour te dire. *Urgences*, (2), 71–76.
<https://doi.org/10.7202/025032ar>

JEAN COSSETTE

POUR TE DIRE

Les tourments qui nous assaillent parfois
à l'orée de nos solitudes partagées
Les ondes de la mort et du venin cafardeux
sur nos corps nus et reposés

Le temps qui s'en mêle et l'avance des siècles
et l'arrêt de nous
à bout d'étreintes magnifiques
dans l'envol majestueux de nos soupirs mêlés

Le sang qui marie nos plaintes silencieuses
L'éveil des yeux sur nos tambours de chair
La soif de ne plus finir
de ne plus mourir
tellement nous sommes deux
sous les toits des villes défuntes et ressuscitées
sur les fleuves transcendants du désir
vers les cimes éternelles blanches et sereines
des nuages étrangers

Dans nos bras s'agitent des sanglots
se lèvent des soleils enivrés
se larguent des voiles millénaires

Ces heures à chercher la vérité
ailleurs qu'en nos tabernacles
Ces gouffres sans fin pour ne pas se perdre
L'attente de rien
L'attente de tout
L'attente de nous alanguis et muets

Tes mains que je cherche au bout de mes doigts
pour ne pas oublier ta présence transparente
Tes yeux dans le noir et ton front tourmenté
quand je m'évade en toi pour me perdre consciemment

Le rêve qui nous appelle à lui
du fond de ses espoirs maquillés
L'envers des matins à se chercher encore et encore
Le jour qui descend chercher la nuit
Cette nuit si blanche dans son lit d'humides soupirs

T'emmener loin très loin
là où la terre se repose de ses secousses orgasmiques
dans l'espace secret de nos quiétudes émerveillées

GRISAILLE D'EXISTENCE

L'ombre coule des formes absentes sur l'étang cafard
Tous les oiseaux de glace se sont donné des espaces
à revendre
Dans le ciel neutre s'enfoncé un oeil crevé
et les nuages hissent des pavillons vaincus

Plus de jeux dans l'air !

On a reposé nos mains sur les falaises abruptes
de nos corps refroidis

L'heure a fermé boutique bien avant la tombée du jour

Immobilés à se pourfendre le coeur
nous respirons à peine
de peur de nous entendre vivre

NEF ASTRALE

Table découverte où je presse des doigts
dans l'attente exaspérée du médium
coulant à l'abandon de toi-même
respirant à peine sinistrement
au banc de neige
à la tourmente empoudrée

Comme tu m'attendais
L'Espéra et Sophiène
à bras tendus comme pour manger la soif
à cou tiré vaguement sur le suif
passible ou paisible
nul ne le sait
car autant s'apprendre des mesures
en voyage ou à l'assaut des portes closes

Chagrine-moi d'abord
que je te vois pleurer
Exorcise-moi ensuite
à l'atelier des souvenirs
Equilibre ton sein droit
Verse la lumière rose à l'orée d'un visage clos

Parce que la semaine s'étourdit d'ambre quotidien
l'homme se dessèche peu à peu
Dans l'humidité astreignante des oublis féconds
et alors que l'inconscience se reflète
dans une glace traître à souhait
le vague tourment s'amène
vase en avant
à l'assaut des provenances inconnues

Juge-moi
Justicia Belfémur
n'attends pas que je m'évade
car l'espace-matin m'attend
et tu connais ma soif de départs
mon avidité des champs stratostiphiés
mon entendement extraverti à l'ouverture du destin

À la pluie
Jette les bas-fonds de tes sommeils
Porte vers les cabines en mer tes bras démesurés
et abstiens-toi
des lames vengeresses
ce-ll-es-qui-courent-à-la-sur-face-froi-de-des-mers

Oui
les mers d'anciennes magies engouffrantes
les mers soyeuses comme des plantes malades

Ombragée tu es
à la porte des cathédrales gémissantes
quand novembre se lance en bas des clochers
à la désespérante lumière des nefs matinales.